

PHILIPPE DURAND-BÉNEC'H



LA CAISSIÈRE BRETONNE

Douze soirées

Philippe Durand-Bénec'h

La Caissière bretonne

Douze soirées

© Philippe Durand-Bénec'h, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1872-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



Prologue



Ce soir-là, tout le monde dormait.

Sauf la mer.

Papi Jo et moi étions assis sur un petit muret, face à elle.

Derrière nous, la maison semblait veiller.

Je n'étais pas tout à fait calme.

Sous mon pull, mon cœur battait fort.

Je cachais un secret.

Je l'avais trouvé cet après-midi-là. Dans une vieille malle marron, endormie au fond du grenier.

Ce jour-là, quelque chose m'y avait appelé – tout avait déjà commencé.

J'avais tenté de dissimuler ma trouvaille sous mon pull, pendant le dîner, puis contre moi tout

le reste de la soirée.

Et maintenant, sur ce muret, je le sentais cogner contre ma poitrine.

N'allais-je pas rompre le charme ?

Papi Jo allait-il se fâcher ?

Il tourna la tête vers moi, un demi-sourire aux yeux :

— Tu sembles bien soucieux, mon garçon... Que caches-tu donc sous ton chandail ?

Je sortis l'objet de ma cachette : un vieux cahier.

Sa couverture était épaisse, terne, mais traversée de ce scintillement discret propre aux choses

qui attendent depuis longtemps qu'on les regarde.

Sur la première page, il y avait un titre :

La Caissière bretonne.

Et écrit avec application, un nom :

Joseph Bénec'h.

Je restai muet d'admiration. Je n'avais osé l'ouvrir.

Mon grand-père... écrivain ?

J'étais assis à côté d'un homme que je croyais connaître, et je découvrais un autre visage : un

grand-père aux tiroirs silencieux. Un titre mystérieux.

Il sourit avec douceur.

— Ce cahier, mon chéri, je l'ai acheté en 1959. Notre fille – ta maman – était enceinte, et grâce

à ma perspicacité légendaire, j'ai compris que j'allais devenir grand-père. Il laissa courir ses

doigts sur la couverture.

— Il me fallait un recueil pour coucher de jolis mots dédiés à mon futur petit-

enfant... et plus
si affinités !

Il se tut.

Alors je feuilletai les pages.
Je possédais depuis peu l'art de la lecture.

Elles étaient toutes blanches. Toutes silencieuses.

Un livre entier, sans une seule phrase.
Pas par manque d'idées.
Peut-être par manque d'élan... ou de courage.

Il n'avait jamais écrit.
Une émotion étrange m'envahit : je tenais dans mes mains un désir resté intact.
Je passai mes doigts sur une page vide.
Lisse. Froide.
Elle attendait encore.

C'était le 4 juillet 1969.
Cette nuit est restée gravée dans ma vie – d'enfant, d'adolescent, puis d'adulte.
Je souhaite à mes petits-enfants, et à tous ceux qui liront ces lignes, de vivre un

jour de telles

nuits étoilées.

Cet été-là, Papi Jo me préparait.

Ce jour-là, tout a commencé.

Il m'a appris à construire une vie, à poser des pierres d'une fondation solide.

Il m'a parlé de beaucoup de choses :

de la boussole que l'on cherche,

du refuge que l'on bâtit,

des ombres que l'on apprivoise...

de la confiance, du doute et de la gratitude.

Chaque soir amenait un nouveau fil, chaque conversation, un repère de plus.

Ce n'est qu'à la douzième soirée que j'ai compris pourquoi.

J'avais neuf ans, deux mois et dix-sept jours.

Nous vivions à Issy-les-Moulineaux, dans un petit rez-de-chaussée en bordure de trottoir –

et donc de route.

Chaque été, notre sang breton nous ramenait vers le Trégor, là où une longère aux épaisses

ardoises nous attendait, fidèle et silencieuse.

Une amitié ancienne reconnaissant vos pas avant même que vous n'apparaissiez.

Si Marcel Pagnol s'était aventuré sur cette côte, il l'aurait sans doute appelée :

« La maison de mon grand-père ».

Pour moi, elle était aussi un refuge, un souffle, un retour au vrai.

Ces vacances-là, comme toutes les autres, avaient quelque chose de sacré.

Papi Jo – le père de ma mère – m'intriguait.

Je ne comprenais pas très bien ce qu'il faisait de ses journées, mis à part ses longues

promenades main dans la main avec ma grand-mère.

Travaillait-il encore ? Était-il à la retraite ?

Il recevait souvent des gens que je ne connaissais pas, les aidait, disait-on.

Et il voyageait parfois, sans que personne ne semble s'en étonner.

À la tombée du soir, il me racontait ses rencontres, ses émerveillements.

C'était un grand-père magique, toujours là où on ne l'attendait pas.

Il aimait rire, raconter, écouter, observer.

Se taire, partager, chanter aussi – faux, certes – mais avec un enthousiasme si contagieux qu'il

valait toutes les justesses du monde.

Nos journées s'écoulaient à nager, pêcher des crabes, bâtir des châteaux de sable ou

« coquillager » – mot dont je gratifiais fièrement mes exploits à dénicher la plus belle